

# LA GRÈVE GÉNÉRALE...

Eh foutre, elle a lait du chemin la petiote!

La voici grandelette, vigoureuse, bien râblée, elle qui, y a à peine sept ans, sortait de sa coquille.

Les anarchos ont été ses parrains, nom de dieu!

Et aujourd'hui, voici cette bonne idoche prônée par ceux qui l'avaient à l'origine le plus carrément débinée.

Ce qu'il y a de plus rupin, c'est que les socialos qui en ont fleur cheval de bataille ne l'ont pas dépiotée et amoindrie.

Non, foutre! Ils acceptent la grève générale avec toutes les conséquences qui en découlent, - et ils le disent crânement. Ils ne s'en sont pas cachés, l'autre jour au congrès du Centre: très chouette, entre autres, a été le pallas de Guérard, le secrétaire du *Syndicat des chemins de fer*.

*Le Temps*, le drap de lit d'Hébrard (14.000 mille francs dans le Panama), en est comme une tomate.

«*C'est la guerre sociale!*» qu'il braille. Et bien, et après? C'est y pas toi et tes copains qui y poussez, sacré opportunard? Si les cornichons du Sénat n'avaient pas eu l'andouillerie de mettre en chantier leur garce de loi pour interdire aux prolos de l'État le droit de grève et de coalition, il est probable que leur ciboulot aurait évolué moins vite.

Vous avez jeté du pétrole sur le feu, tant pis pour vous! S'il vous en cuit, vous aurez au moins la satisfaction de vous dire que vous l'avez cherché.

D'ailleurs, dans cette question de la Grève générale, y a pas que les excitations de la gouvernance qui aient aidé à son développement.

Ceux qui en pincent sont les allemanistes, et aussi tous les socialos indépendants! que l'enrégimentement dégoûte et qui ne voient pas clairement la galbeuse orientation dans la liberté.

Y a des copains, des ronchonners qui affirment qu'il n'y a rien à foutre dans les syndicales, que ce sont des parlotes et des couveuses électorales. Ceux-là feraient bien d'écouter les gas jaspiner de la Grève générale, - ils seraient épatés de les entendre! Et il leur faudrait bien reconnaître que, depuis dix-huit mois, il s'est fait dans ce milieu un riche travail.

En réfléchissant, ils comprendraient que si ces gas sont arrivés - à peu près d'eux-mêmes - à cette chouette conception, ils auraient marché davantage de l'avant s'ils avaient eu à leurs côtés des camaros délurés, au lieu d'être obligés de faire seuls leur éducation.

C'est que, tandis que certains, perdant pied, s'enfonçaient dans leur rêve bleu, il se laissait des choses bougrement intéressantes dans les corporations: elles se divisaient en deux parties.

D'un côté, les politiciens: les guesdistes, les socialos à la sauce allemande, ressasseurs d'idées aussi vieilles que fausses, pour qui tout se réduit à décrocher une part de l'assiette au beurre.

De l'autre côté se sont rangés les gas plus francs du collier, qui en pinçaient pour la lutte économique et qui, - enfin, nom de dieu! - commençaient à s'apercevoir qu'à politiquer depuis douze ans aux troussees des guesdistes ils se sont agités dans le vide.

C'est sur la question de la Grève générale que la séparation s'est faite: les guesdistes n'ont rien voulu eu savoir; ils ont excommunié cette idée et ils ont rengainé plus fort que jamais qu'en dehors de l'Aquarium y a pas de salut.

Les allemanistes, au contraire, - et avec eux tous les socialos un peu délurés, ont creusé l'idée de Grève générale et s'y sont ralliés; ils la considèrent avec bougrement de raison comme l'ouverture du bal social.

Seulement, mille dieux! sur la question politique, ils s'en faut qu'ils aient été aussi catégoriques que sur la question économique! Foutre au rancard le suffrage universel les a effarouchés: ils n'ont pas pu digérer que l'État est la cinquième roue d'un carrosse. Pour lors, comme ils ne voulaient tout de même pas s'en tenir à la ragougnasse purement gouvernementale et emboîter le pas aux guesdistes et à leur dada: l'État, maître souverain des individus, les menait au bâton, puisqu'ils sont assez cruches pour abdiquer entre ses pattes, - ils ont cherché autre chose.

N'osant pas aller jusqu'au bout, jusqu'à la négation complète de l'idée d'autorité, ils ont déterré une théorie vieillotte et cagneuse, qui en 1849 a eu six mois de succès: le gouvernement direct du peuple par le peuple.

A vue de nez, ça a l'air d'être quèque chose. Mais bondieu! quand on épluche ça, on s'aperçoit vite que ce qu'on veut nous poser comme bec de gaz n'est qu'une vessie - avec une crotte de chien en guise de lumignon.

Parmi ceux qu'en pincent pour le gouvernement direct y a des bougres honnêtes; comme ils ont la respiration courte, ils n'ont pas pu arriver tout de go à l'idée libertaire: c'est leur dernière étape. Mais foutre, ils ne sont déjà plus dans la politiquerie pure.

De cette idée, nous en recauserons un de ces quatre matins, - pour l'instant revenons à nos moutons: à la grève générale.

J'ai dit que les socialos l'ont acceptée dans son entier, avec tous ses tenants et ses aboutissants.

L'ayant acceptée nature, ils ne l'ont donc pas amoindrie; conséquemment, ils n'ont pas fait faire une reculade à cette riche idoche, - c'est eux au contraire, qui ont fait un pas en avant.

Certes, y a encore bougrement à redire sur leur attitude! ils sont paperassiers en diable, embistrouillés de hiérarchisation.

Cette maladie leur passera! Du moins espérons-le pour leur santé. L'essentiel, pour l'instant, c'est qu'ils se sont mis en mouvement: ils marchent, vont de l'avant!...

Y a qu'à applaudir et souhaiter qu'ils ne s'endorment pas sur le rôti.

**Émile POUGET.**

-----